

nous continuons de là chez M. Devenish à qui nous devons une visite depuis quelques jours.

M. Devenish, comme je l'ai déjà noté, est un type tout particulier. J'avoue que sa première entrevue ne m'en avait pas laissé une impression des plus favorables. Il parle, il parle, il parle, de tout et de bien d'autres choses encore ; il chante, récite des vers italiens, anglais, français, fait des calembourgs, et ses discours qui n'ont ni queue ni tête ne m'avaient pas permis d'arrêter un jugement définitif sur lui. Je me sentais porté à le juger défavorablement. Il me faisait assez l'impression de ces bulles de savon, reflétant les plus vives couleurs, prenant parfois les formes les plus gracieuses, puis tout-à-coup, paf ! adieu forme, couleurs, charmes, la bulle est passée. Je croyais à tout instant voir mon Protée tomber dans l'insignifiance, et cette existence si promettante se terminer prosaïquement en queue de poisson. Cependant, me disaient les Pères, c'est un brave homme, un cœur d'or, qui a beaucoup vu, beaucoup lu, et sait beaucoup.

Comme une notice biographique avait paru tout récemment sur mon homme, je n'avais pas manqué d'en saisir et noter les points les plus saillants, et il me tardait de le rencontrer de nouveau, pour reconnaître la justesse des appréciations que l'on en avait faites.

Il vint nous recevoir sur sa véranda, avec force saluts et civilités, chantant des vers de je ne sais plus quel poète dramatique.

—Vous m'avez trompé, lui dis-je, vous m'avez dit que vous étiez né sur mer, et c'est à Nantes, au milieu d'un bal que vous avez fait votre entrée dans le monde ; de là, sans doute, cette mobilité qui vous distingue.

—Je le veux bien ; car tant que l'homme se remue, qu'il pirouette, gambade, sautille, avance ou recule, il se confirme lui-même qu'il vit et en donne aux autres la preuve ; du moment que tout mouvement aura cessé, ma foi, l'heure du dernier